

MARC JONCOUR

LES CORBEAUX
N'ONT PAS
D'OREILLES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-578-6

Dépôt légal : avril 2023

À Mutik...

« Même l'avenir n'est plus ce qu'il était. »

Paul Valéry

*« Les hommes n'ont jamais manqué de raisons de tuer,
ils les trouvent tout simplement partout où ils ont envie de
les chercher. »*

Boualem Sansal

*« La religion a une fonction clé dans la société et pour
sa cohésion. Elle est un moteur pour constituer la
communauté. »*

Michel Houellebecq

PROLOGUE

Une nuit comme les autres...

Paris, automne 2082

Tétanisé, livide de peur, il ne veut pas voir. Et pourtant il regarde, effrayé, hagard, mais fasciné, les événements se précipiter. L'orage qui vient d'éclater est impressionnant, la pluie furieuse et carrément diluvienne. Le fracas continu des coups de tonnerre, le tambourinement de la pluie sur le marbre de la cour intérieure, le vrombissement des hélicoptères au-dessus de celle-ci, les rafales ininterrompues de pistolets mitrailleurs et d'armes automatiques, tout cela s'entrechoque en produisant une cacophonie infernale et un tohu-bohu assourdissant. Il voudrait s'échapper, fuir, courir, mais il n'y parvient pas. Des assaillants pénètrent à l'intérieur de la mosquée, tirent, blessent et tuent. Il voit des corps s'effondrer, ce sont des Chinois, mais lui reste immobile, abasourdi par la violence de la scène. Soudain, malgré le vacarme, il les entend, là, tout près, sur sa droite. Puis non, ils s'arrêtent. Trois ou quatre secondes, une éternité... Mais ils reprennent, plus forts, plus lourds. Il sait. Il sait que ce sont des coups de bélier contre le mur et contre le portail. Ils veulent les défoncer et pénétrer dans l'enceinte, coûte que coûte. S'ils réussissent, il sait qu'il est perdu.

— Oh non, ne faites pas ça ! murmure-t-il.

Il tente de se redresser, de se mettre debout, malgré les balles sifflantes, malgré les tirs, malgré les consignes formelles. Il veut libérer la totalité de l'énergie qui lui reste pour réussir à se relever et à s'enfuir. Mais il n'y arrive pas. La confusion est à son comble, les échanges de tirs sont incessants dans la cour intérieure, heureusement plus sporadiques dans la salle des prières. Quelques instants se passent dans l'attente terrifiante de la mort. Il sait ce qui va se passer. Avec ses doigts, il compte à rebours. Cinq, quatre, trois, deux, un... le portail cède brusquement. Aussitôt, des soldats nigériens déboulent à l'intérieur de la salle des prières, mitraillant face à eux, au hasard et à l'aveuglette, un groupe de terroristes protégés par des otages utilisés comme boucliers. Dès le début du carnage, au milieu de cette scène d'apocalypse, les pupilles dilatées de

ses yeux écarquillés sont assaillies par le film d'horreur qui se déroule devant lui : des terroristes empoignent leur dague, la brandissent, la font tournoyer, se jettent sur leurs otages en hurlant et les décapitent. Tout n'est plus que folie. Il voit des têtes tomber et rebondir sur le sol. C'est alors que l'un des ravisseurs, les yeux exorbités, sa dague ensanglantée au poing, se rue sur lui. De toutes ses forces, il veut se lever, fuir, courir. Mais il n'y arrive pas. La suite se déroule au ralenti, la dague se soulève lentement, son sort est scellé, il va être décapité. Il hurle d'effroi.

— Non, pitié ! ... Non, pas ça ! ... Non on on on on... !

À cet instant, il se réveille, en nage, hébété, sonné, le souffle coupé. Allongée à ses côtés, et réveillée en sursaut, elle se tourne vers lui, repousse la couette et pose les mains sur sa poitrine, sur son cœur.

— Ce n'est rien, lui dit-elle.

— Ah, Dieu soit loué ! ... Tu es là...

Il se calme enfin, vient se blottir contre elle et éclate en sanglots.

— Toujours ce terrible cauchemar, parvient-il à articuler.

Une journée pas si ordinaire...

Samedi 10 septembre 2101

Comment sait-on, tout à coup, que le destin bascule, que la journée ne sera pas ordinaire mais unique ? Ressent-on qu'un drame est sur le point de se produire ? Pressent-on la menace et le danger imminent ? Ou est-ce simplement quelque chose qui arrive ?

Aéroport de Moscou-Chérémétéievo

À dix-huit heures quinze, lorsque Svetlana voit cet homme de type méditerranéen, peut-être persan, aux cheveux noirs, très beau, très élégant et impeccablement habillé à l'occidentale, se présenter aux portes d'accès à la zone d'embarquement, son instinct lui dicte de redoubler d'attention malgré sa lassitude. Ayant pris son poste à dix heures, elle aurait dû rentrer chez elle dès dix-huit heures. Mais la défection simultanée de cinq agents a conduit l'équipe de sûreté dont elle fait partie à se réorganiser en urgence et Svetlana à accepter de prolonger son service jusqu'à vingt-deux heures. Pour éviter les baisses de vigilance, les agents de sûreté échangent leurs rôles toutes les heures, passant du contrôle des bagages à l'examen des scans corporels des passagers, à celui des images fournies par les caméras d'inspection et de filtrage au moment de la traversée du portique de télédétection, à la palpation de sécurité, et enfin à la surveillance globale du comportement et des agissements des voyageurs. Voilà maintenant un quart d'heure que Svetlana occupe le poste d'observation. Elle voit l'homme déposer ses bagages à main, sa veste, sa montre, sa ceinture et ses chaussures sur le tapis roulant, puis franchir normalement le portique. Il est alors palpé par un agent masculin avant de récupérer ses affaires. Svetlana qui continue de surveiller l'individu a soudain l'impression fugace mais réelle, sur un geste ou un mouvement à peine perceptible qu'il effectue, qu'il dissimule ou cherche à cacher quelque chose. Aussitôt, elle intervient et demande à son collègue qu'un contrôle

supplémentaire soit réalisé dans le local attenant, conformément à la procédure. L'homme, un iranien qui s'apprête à embarquer sur le vol de dix-neuf heures cinq pour Shanghai – annoncé avec une heure de retard – est introduit dans la pièce fermée où deux agents vont procéder à un contrôle approfondi. Svetlana, qui a repris son rôle d'observation, le voit ressortir quelques minutes plus tard, désormais autorisé à pénétrer en zone d'embarquement. Elle surprend alors la violence du regard avec lequel il la fusille en s'éloignant. Ses homologues affirment n'avoir rien décelé d'anormal chez cet individu, ni sur lui, ni dans ses bagages. Pourtant, elle reste sur cette impression – et son instinct lui dit cette certitude – qu'il cachait quelque chose. Elle est persuadée que si l'Iranien lui a porté ce regard assassin, c'est parce qu'il savait qu'elle avait compris. En fin de service, lorsqu'elle demandera à ses collègues pourquoi ils n'avaient pas procédé à une « fouille à corps », ils lui répondront qu'ils n'avaient découvert aucun élément qui leur aurait permis d'activer ce protocole.

Une heure plus tard, Svetlana a changé de rôle. Elle est maintenant postée au contrôle des bagages à main devant l'écran du scanner 3D. Un nouvel Iranien se présente, aussi bien habillé que le précédent et âgé, comme lui, d'une trentaine d'années. Il voyage en classe affaires sur un vol prévu à vingt et une heures quinze à destination de Wuhan. Instantanément, le rythme cardiaque de Svetlana s'accélère et tous ses sens sont sur le qui-vive. Lorsque l'image de la valise que l'homme a déposée sur le tapis roulant apparaît à l'écran, un détail lui saute aux yeux : une forme allongée et rectangulaire, vraisemblablement métallique et de la grandeur d'un canif, est discernable dans le bagage. Elle arrête le tapis pour s'en assurer, fait pivoter l'image jusqu'à 360°, analyse l'objet suspect sous tous les angles, puis demande à son collègue d'intercepter le bagage à la sortie du sas. Au même moment, l'individu franchit le portique de télédétection et déclenche la sonnerie. L'agent de sûreté lui fait ôter sa montre, sa ceinture, ses chaussures, toutes choses qu'il n'avait pas faites, malgré les consignes pourtant bien affichées. Mais la sonnerie retentit une seconde fois. L'homme retire sa veste, retourne la poser sur le tapis roulant et traverse enfin le portique sans autre

encombre. De son côté, Svetlana, en scrutant les images des affaires déposées sur le tapis, ressent une nouvelle poussée d'adrénaline : dans la veste, elle distingue un objet métallique de même forme et de même taille que celui qu'elle avait identifié à l'intérieur de la valise. Elle élargit aussitôt sa demande à un contrôle complet du passager, avec fouille de ses bagages et de sa veste, dans le local réservé à cet effet. Néanmoins, quelques minutes plus tard, l'Iranien ressort en souriant puis, se retournant vers Svetlana, la gratifie d'un petit signe de la main et d'un « merci madame », ostensiblement ironique et narquois. Manifestement, les collègues n'ont rien trouvé d'anormal. Elle en est à la fois vexée, furieuse et totalement déconcertée. Mais elle doit oublier cet incident au plus vite pour se reconcentrer sur la suite de son travail.

Lorsqu'elle quitte enfin l'aéroport, peu après vingt-deux heures, Svetlana n'a qu'un désir, rentrer chez elle au plus vite. Elle s'engouffre dans l'Aéroexpress, le train qui va l'emporter, en une trentaine de minutes, à la gare de Belorousskaïa. Il lui restera encore une demi-heure de métro pour rejoindre l'arrondissement de lassenevo où elle habite, au sud-ouest de Moscou. Et c'est une épouse nerveusement vidée que son mari accueille dans leur appartement une vingtaine de minutes avant minuit. En ce samedi, Nikolai – qui travaille dans la plus ancienne usine Renault de Moscou au sud-est de la ville – était en repos. Il a donc préparé et mis au frais une *okrochka*, soupe froide traditionnelle, à base de légumes crus et de kvas. Installés dans leur canapé avec une bière, du pain de seigle et leur bol d'*okrochka*, ils peuvent enfin discuter.

— J'ai une bonne nouvelle, lui dit-elle. Comme je suis encore d'astreinte demain et en repos uniquement lundi, on ne se verra pas beaucoup cette semaine. Eh bien, mon chef m'a accordé trois jours de congé le week-end prochain. On va pouvoir en profiter un maximum !

Sveta – c'est ainsi qu'il l'appelle – lui raconte alors sa journée.

— C'eût été une journée ordinaire, de simple routine, si nous n'avions eu cinq collègues malades et absents aujourd'hui. J'ai

trouvé bizarre ce concours de circonstances, sans que je sache expliquer pourquoi.

— Du coup, vous avez bossé quatre heures de plus. Vous deviez être sur les nerfs, non ?

— Pas du tout et l'ambiance est restée bonne entre nous. Mais il y a eu deux incidents en fin d'après-midi qui ont provoqué chez moi un vrai malaise. J'en suis encore réellement perturbée.

Elle lui raconte le passage des deux Iraniens aux contrôles de sécurité.

— Alors ?... Qu'en penses-tu ?... Moi, j'espère vraiment que nous ne sommes pas passés à côté de quelque chose d'important qu'on aurait dû découvrir.

— Je crois que tu te fais des idées. Tu as un caractère tellement carré que tu supportes mal le doute, l'incertitude ou l'erreur. Mais si tes collègues, qui ne sont pas des débutants, n'ont rien trouvé d'anormal, c'est qu'il n'y avait rien à trouver. Et puis demain est un autre jour... Après une bonne nuit de sommeil, je suis sûr que tu n'y penseras plus.

— À condition que ça ne m'empêche pas de dormir. Mais comme tu l'as dit, demain est un autre jour... D'ailleurs, j'irais bien me coucher maintenant parce que je dois repartir au travail dès dix heures et demie.

— Alors, allons-y !

— Et merci mon amour d'avoir préparé cet en-cas, tout à fait bienvenu. Ça m'a permis de discuter avec toi et de bien décompresser.

Ils se couchent, il est presque deux heures du matin.

Grèce, île de Rhodes, 21 h 30

Depuis que je me suis lancé dans l'écriture, voilà presque trente ans, j'ai publié douze romans. Je dois dire que le dernier, paru en 2009, a rencontré un grand succès, à un niveau que je n'avais pas imaginé, même si un auteur espère toujours qu'il sera lu par un maximum de lecteurs. Traduit en anglais, en portugais, en espagnol et bientôt en mandarin, la réussite locale s'est transformée en un triomphe international. Est-ce la pression que je me suis mise pour que mon prochain roman soit à

la hauteur du précédent, est-ce celle qui est exercée par mon éditeur sur Wolf – mon agent – et sur moi-même pour que je fournisse au plus tôt le manuscrit de mon treizième ouvrage, est-ce la multiplication des réceptions, des interviews, des participations à des émissions de télévision, en France et à l'étranger, ou est-ce tout simplement mon âge car j'approche de la soixantaine ? Toujours est-il que je suis atteint de cette maladie de l'écrivain en panne d'inspiration, la leucosélophobie. Cela fait une dizaine de mois que je subis ce blocage, ce chaos dans mon cerveau, cette absence d'idées, de créativité littéraire, qui m'empêchent de démarrer l'écriture d'un nouveau roman. Manifestement, je n'arrive pas à trouver le thème ou le sujet qui provoquera en moi le fameux déclic qui me fera dire « ça y est, je l'ai ! ». J'ai tout essayé... sans succès ! J'ai attendu quelques mois que cela se décante. Ensuite, je me suis astreint à un travail quotidien, chaque jour à la même heure, pour tenter de noircir toutes ces pages blanches qui finissaient inéluctablement à la poubelle. Puis, je suis allé me ressourcer sur les lieux de mon enfance, à l'île de Sein. Enfin, je suis revenu à Paris, dans mon appartement de la rue Saint-Dominique, là où j'avais trouvé l'inspiration de *Les corbeaux n'ont pas d'oreilles*, ce roman qui a fait de moi un écrivain reconnu dans le monde. Mais rien n'y a fait et aujourd'hui je commence à éprouver des sentiments de honte vis-à-vis de moi-même et de culpabilité envers mes lecteurs et mon éditeur. Alors, celui-ci a décidé de m'offrir – mais en réalité de m'imposer – un séjour de deux mois dans un hôtel cinq étoiles de la cité balnéaire d'Ixia, proche de la ville de Rhodes sur l'île grecque éponyme dans l'archipel du Dodécanèse. En contrepartie, il attend de moi que je me consacre enfin totalement à l'écriture de ce treizième roman dont il n'a plus les moyens, prétend-il, d'attendre plus longtemps la publication ! Mais ce qui a fonctionné sur Antoine Blondin il y a plus d'un siècle, enfermé lui aussi dans un hôtel par son éditeur pendant vingt-huit jours, aura-t-il sur moi un résultat identique ?

Mon séjour en service commandé commence donc ici, dès ce soir. J'ai quitté Paris à midi, fait escale à Athènes et pris un vol pour l'aéroport de Rhodes à l'heure du dîner. Je viens de prendre mes quartiers dans l'établissement qui m'accueille et

de découvrir, un peu éberlué, le grand luxe de ce complexe hôtelier. Je dispose tout bonnement d'une suite avec piscine, jacuzzi et jardin privés, face à la mer Égée, et d'un accès illimité au sauna, au hammam et à la salle de sport. Étonnamment, je débarque dans ce lieu paradisiaque extrêmement motivé et véritablement déterminé à y trouver l'inspiration qui m'a tant fait défaut ces derniers mois. Car je sais d'expérience qu'une fois le thème trouvé et les premières pages écrites, j'aurai la capacité de produire et d'achever mon œuvre assez rapidement. Je me suis donc préparé un programme de travail très strict, avec lever à quatre heures du matin et coucher vers vingt-trois heures, cinq heures de sommeil me suffisant largement puisque je fais partie de la catégorie des petits dormeurs. J'appliquerai ce programme dès lundi matin mais, demain dimanche, je m'autorise une escapade pour découvrir les beautés de l'île et, notamment, la vallée des papillons à une quinzaine de kilomètres d'ici.